



Etablissement
Public de
Coopération
Culturelle
Cinématographique
Yonnais

FESTIVAL DE CINEMA

En Route Vers le Monde

Du 11 au 16 octobre 2007



**PROGRAMMATION SCOLAIRE
COLLEGES ET LYCEES**

www.verslemonde.com

En route vers le monde...

La 6ème édition du festival **En route vers le monde** se tiendra du **jeudi 11 au mardi 16 octobre 2007 à la Roche-sur-Yon.**

Mêlant films inédits et œuvres emblématiques à redécouvrir, formes courtes et longues, documentaires et fictions, le festival **En route vers le monde** offre à travers le regard singulier des auteurs un point de vue original sur le monde, et permet aux festivaliers d'explorer la création cinématographique, de prendre le pouls de la planète. Le festival s'inscrit directement **au cœur des enjeux contemporains du décryptage médiatique et d'ouverture au monde.**

Cette année sous le générique " **Etats Unis** ", le festival s'attachera à re-parcourir **le cinéma américain**, notamment **après le 11 septembre : ennemi intérieur, ennemi extérieur**, films où les craintes d'un monde moderne affluent ou sont repensées. Dans la diversité des films présentés d'autres thématiques et courants seront abordés (teenage movies, films d'art, documentaires, évènements, programme jeune public...).

La programmation proposée sur le temps scolaire pour **les collèges et lycées** s'inscrit pleinement dans le festival, puisque **les films proposés**, accessibles à tout festivalier, **sont issus des différents programmes sur les Etats-Unis**. Ces projections, souvent accompagnées d'une présentation à l'attention de vos élèves, comme du public en général, vous permettront de poursuivre ou entamer votre action de sensibilisation des plus jeunes à l'image.

Afin de vous accueillir au mieux lors de cette semaine cinématographique, et pour vous y préparer, toutes les informations pratiques, notamment les tarifs, les jours et horaires des séances ainsi que les modalités d'inscription, seront consultables sur le site Internet du festival www.verslemonde.com à partir de l'après-midi du **10 septembre 2007**. Les inscriptions se feront en ligne et seront ouvertes jusqu'au **Lundi 24 septembre 2007**.

Lors de votre visite sur notre site Internet, nous vous conseillons vivement de vous inscrire à la **newsletter** spécialement destinée aux enseignants, afin d'être régulièrement informés de l'actualité du festival, des séances exceptionnelles en lien avec la programmation scolaire (intervention, ciné-concert, etc.) et des modifications éventuelles.

Pour des informations complémentaires, vous pouvez contacter

Xavier Esnault : xavier@verslemonde.com -- 02 51 36 50 21 – 06 74 33 35 54

Solène : solene@verslemonde.com -- 02 51 36 50 21

À bientôt, donc...

Cordialement,

L'équipe de l'EPCCCY

Sommaire et Présentation des différentes programmations du Festival

(dont sont issus les films proposés sur le temps scolaire)

En 2007 le fil conducteur du festival est une destination géographique, les Etats-Unis. Fascinante industrie du rêve, le cinéma américain, diapason du cinéma international, imprime le fantasme hollywoodien sur le reste du monde, et en creux, véhicule l'idéologie dominante. **Ainsi l'histoire des Etats-Unis est devenue indissociable du récit qu'en propose son cinéma.**

Des films " made in USA " grands spectacles, au cinéma d'auteurs indépendants, en passant par le cinéma expérimental, toutes les pistes du cinéma américain seront explorées dans les différentes programmations :

1/ Jeune Public (p.05 à 10)

Le Festival sélectionne des films accessibles dès le plus jeune âge pour que la manifestation ne soit pas réservée aux plus grands, et surtout pour éveiller les enfants avec des œuvres de qualité. Certains de ces films sont passionnants pour nous tous et sont donc évidemment proposés aux collégiens et lycéens :

Bugsy Malone
Cinq burlesques américains (ciné-concert)
Les Contrebandiers de Moonfleet
La Ferme des animaux
King Kong
Les temps modernes

2/ Bonus (p.11 à 13)

Certains films accompagnent, complètent et croisent parfaitement les thématiques des différentes programmations sans pour autant s'inscrire exactement dans celles-ci. C'est pourquoi cette case bonus vient évidemment trouver sa place dans le Festival :

Chats perchés
Elephant
Mickey and Nicky

3/ Six on Teen (p.14 à 15)

Proposée par l'association cinématographique Zarlabs (Nantes) :
 cette thématique présente des films " [...] incorrects déjouant à leur manière le jeu bien réglé du Teen movie, pour serrer au plus près la singulière incorrigibilité de l'expérience adolescente. " :

À nos amours
Donnie Darko

4/ Le complot intérieur (p.16 à 18)

Proposée par François Begaudeau (écrivain, critique de cinéma) :
 " La modernité des années 60-70 du cinéma américain reformule radicalement la question politique. Là où le héros traditionnel lutte, au nom de la collectivité, contre une menace extérieure (les Indiens) autant qu'antérieure (la barbarie originelle sur quoi s'est édifiée la Loi), ou contre des représentants du peuple qui ont usurpé leur fonction ou l'ont dévoyé, le cinéma moderne, souvent dénué de héros à proprement parler, découvre que le ver est dans le fruit, que l'Etat qu'il convenait jadis de protéger contre le Mal est lui-même gangrené. L'hypothèse du complot intérieur fait son chemin lorsque ceux censés garantir le bien public sont les auteurs de trouble : la police, les services secrets, les organes de surveillance... Dès lors l'Etat semble une " mafia au cœur de l'Etat ", une machine intéressée à sa seule conservation, au mépris des idéaux qui le fondent [...] " :

Conversation secrète
Ennemi d'Etat
Le monde selon Bush

5/ Année 00 – Terreur pour tous (p.19 à 22)

Programmé par Emmanuel Burdeau (rédacteur en chef des *Cahiers du cinéma*) :

“ Depuis six ans, le cinéma américain n’a cessé de tourner autour d’une représentation possible du 11 septembre 2001. Le cinéma américain a en effet vite renoncé à faire des films de vengeance qui mettraient en scène le 11 septembre dans le cadre d’un grandiose spectaculaire propre à galvaniser le sentiment patriotique des foules. Il a au contraire, et ce fut d’abord une surprise, accompagné le travail d’une prise de conscience tenant peut-être surtout à une compréhension du mot “ terrorisme”. C’est qu’avec Bush et le Patriot Act, l’Etat américain lui-même est passé du côté de la terreur [...] Terreur pour tous ? Cela veut dire que la terreur menace partout, mais aussi que chacun peut revêtir les habits du terroriste. Tantôt comme un déguisement, tantôt comme une armure. Tantôt comme une ironie, tantôt comme un programme. Cette ambivalence est celle du cinéma américain d’aujourd’hui : avec elle il va et vient du fatalisme à la redéfinition d’une nouvelle position à gauche. Ce sont ces détours, ces masques, ces ambivalences que montrera cette programmation, depuis le centre de l’industrie jusqu’aux marges extrêmes de l’expérimental.

Le fils de l’homme

La guerre des mondes

Inside man

V pour Vendetta

6/ Hommage à Albert Maysles (p.23)

Programmé par l’alliance française de New York, Albert Maysles est un pionnier américain (avec Robert Drew, D.A. Pennebaker et Richard Leacock), du cinéma-vérité, ou cinéma direct.

Gimme Shelter

7/ Los Angeles plays itself (p.24)

En bonus exceptionnel (le film est quasi-inédit en France), ce documentaire fleuve s’attaque à la représentation ambiguë de la ville de Los Angeles à travers l’histoire du cinéma américain.

Los Angeles Plays Itself

8/ EAI — Electronics Art Intermix (p.25)

Programmé par le directeur du Festival en partenariat avec l’Ecole d’Art de La Roche-sur-Yon : L’EAI a été conçu pour les créations d’artistes sur vidéo et sur média interactif. Son programme central consiste en la diffusion dans le monde entier d’une collection importante de créations artistiques historiques et contemporaines.

***Avec des œuvres de Pipilotti Rist, Bill Viola, Michael Snow, Denis Oppenheim & Robert Cahen
Mike Kelley & Dara Birnbaum...***

9/ Film en Région (p.26)

Chaque année la Région Pays de Loire nous propose en avant-première un film tourné sur notre territoire.

Sablé sur Sarthe, Sarthe (film sous réserve)

*Les séances sont généralement précédées d’une présentation, ou plus exceptionnellement suivies d’une intervention. Celles-ci sont détaillées pour chaque film dans les pages suivantes.
(Si vous souhaitez envisager une intervention en classe avant le festival contactez l’EPCCCY).*

Les professionnels intervenants pendant le Festival sont :

Xavier Esnault (Enseignant de Cinéma-Audiovisuel, Monteur/Réalisateur, Coordinateur Scolaire de l’EPCCCY)

Zarlab (intervenants cinéma-audiovisuel, association nantaise)

François Begaudeau (Ecrivain, Critique au *Cahiers du Cinéma*, Réalisateur)

Emmanuel Burdeau (Rédacteur en chef des *Cahiers du Cinéma*)

Yannick Reix (Directeur du Festival *En route vers le monde*, EPCCCY)

BUGSY MALONE



Réalisé par Alan Parker
 Grande-Bretagne
 Année : 1976
 Genre : Comédie musicale
 Durée : 1h35mn
 Noir et blanc
 Version française
 (sauf chansons : VO sous-titrée en français)

Film présenté par Xavier Esnault

New York, à la fin des années vingt. La guerre des gangs a repris... Bugsy est un gars régulier, mais comme tous les purs, il cède facilement à la tentation. Il est engagé par Fat Sam, le chef de speakeasy qui en fait son bras droit. Fat Sam a pour rival Dandy Dan et sa bande qui possèdent l'arme absolue : une mitrailleuse lanceuse de crème.

Alan Parker est né à Londres en 1944, il est réalisateur, compositeur, producteur, scénariste. Avant d'intégrer le milieu du cinéma, Alan Parker travaille dans une agence de publicité à Londres. C'est là qu'il rédige ses premiers scénarios, dont celui de *Melody* adapté à l'écran par Waris Hussein en 1971. En 1974, Alan Parker passe à la réalisation et met en scène

d e u x c o u r t s - m é t r a g e s .

Puis en 1976 sort en salles son premier long-métrage, *Bugsy Malone*, une parodie en forme de comédie musicale des films de gangsters des années vingt, exclusivement interprétée par des enfants. Le contexte : New York, la pègre, les années 20. Le héros : Bugsy Malone, gangster légendaire. Et si la vérité historique vole en éclats au profit d'une détonante parodie chantée et dansée par des enfants (avec cigarettes en chocolat et mitraillettes-tartes à la crème), *Bugsy Malone* est un spectacle enlevé, fabuleusement dirigé et interprété...et surtout loin d'être niais !

La musique est d'ailleurs omniprésente dans la filmographie de Parker avec notamment deux films à grand succès : *Fame* (1980) et *Pink floyd the wall* (1982), une adaptation cinématographique de l'album Rock du célèbre groupe. En 1998, il dirige aussi Madonna dans *Evita*. D'autres films soulignent la variété de sa démarche : *Mississippi burning* (1988) aborde la question du racisme aux Etats-Unis, *Birdy* (1984) remporte le grand prix spécial du jury à Cannes. En 2003, il était en compétition officielle à la Berlinale avec son film *La Vie de David Gale*, un plaidoyer contre la peine de mort.

Séances : Vendredi 12 octobre à 9h30 au Manège 1 Mardi 16 octobre à 9h30 à Aubigny

LES CONTREBANDIERS DE MOONFLEET



Réalisé par Fritz Lang

États-Unis

Année 1955

Durée 1h23mn

Noir et Blanc

D'après l'œuvre de John Meade Falkner,
Moonfleet.

VO anglaise, sous-titres français

Film présenté par Xavier Esnault

1757 en Angleterre. Le jeune orphelin John Mohune arrive à Moonfleet, petit port isolé, pour retrouver un ami de sa mère, Jeremy Fox, flibustier notoire. Jeremy Fox l'envoie au collège mais John s'échappe et retourne au château de Mohune qui appartient à sa famille et qu'occupe aujourd'hui Fox. John apprend par lord Ashwood l'existence d'un diamant magnifique que son grand-père lui a laissé en héritage. Avec Fox, il se met à la recherche du joyau.

« Le coup de génie de Fritz Lang dans *Les Contrebandiers de Moonfleet* est d'avoir construit son film entre deux points de vue radicalement autonomes : le point de vue de l'enfant et le point de vue d'un adulte. Il n'a pas eu une seconde la tentation (qui est souvent celle du film d'apprentissage, ou du film dit pour enfants) de réduire le monde des adultes à ce que pourrait en comprendre John. Ni la tentation inverse de produire de John une image d'enfant pour adulte. »
École et cinéma

Les Contrebandiers de Moonfleet est le seul film d'aventure de Fritz Lang. Il tourne à cette période surtout des mélodrames, des films à suspense et des films noirs. *Les Contrebandiers de Moonfleet* se situe aux croisées du film de terreur gothique et du film de cape et d'épée classique, un mélange entre une histoire rocambolesque traditionnelle et une noirceur typiquement langienne dans la description des personnages tous plus ou moins pervers.

Le scénario peut proposer plusieurs niveaux de lecture : les plus jeunes pourront se régaler devant un film d'aventure très bien mené et toujours passionnant ; les adultes pourront aussi se délecter du rocambolesque de ce conte tragique mais seront aussi très intéressés par le récit initiatique de cette innocence au pays de la corruption.

Séances : Jeudi 11 octobre à 9h30 au Manège 2
Jeudi 11 octobre à 14h00 au Théâtre

CINE-CONCERT

5 BURLESQUES

Programme de cinq courts-métrages de burlesques américains accompagné, en direct, par le musicien Christian Grimault.



Chaplin, Keaton ou Bowers sont les pionniers et les grands du burlesque américain. Retrouvez-les ici dans une projection accompagnée au piano comme à l'époque du cinéma muet.

Christian Grimault a débuté sa carrière grâce à son sens de l'improvisation en tant que pianiste, accompagnateur du ballet classique de l'Opéra de Nantes ; elle se poursuit maintenant au sein des classes de danse du CNR ainsi qu'au CEFEDM.

Charlot s'évade ou L'Evadé (The Adventurer)

Etats-Unis – 1917 - Réalisation : Charles Chaplin

Charlot s'évade au nez et à la barbe des policiers, en se jetant à la mer. Ayant quitté sa tenue rayée de bagnard, il sauve de la noyade une mère et sa fille et se retrouve ainsi invité à séjourner dans une respectable famille...jusqu'au jour fatidique où son portrait en forçat est publié dans le journal...

Charlot fait une cure (The Cure)

Etats-Unis – 1917 - Réalisation : Charles Chaplin

Charlot, ivrogne invétéré, vient faire sa cure dans une station thermale. Il éprouve une nette répulsion pour l'eau bénéfique et se réfugie dans sa malle pleine de bouteilles. Il s'échappe des mains d'un masseur sadique, mais pendant ce temps, ses bouteilles ont été vidées dans l'eau de la source... à la grande satisfaction des curistes !

Non, tu exagères ! (Now you tell one)

Etats-Unis – 1926 - Réalisation : Charley Bowers

Réuni chaque année à Tumblyuff, le club des menteurs ne veut écouter que des histoires invraisemblables ! Chacun y va de son histoire, mais un convive blasé sort et ramène Bricolo (Bowers). Ce dernier, prêt à se suicider car personne ne le croit, vient leur raconter son incroyable aventure : il a inventé une liqueur qui permet de greffer tout et n'importe quoi.

Pour épater les poules (Egged on)

Etats-Unis – 1925 - Réalisation : Charley Bowers

Bricolo (Bowers) invente une machine à rendre les œufs incassables... Mais la chasse aux œufs s'avère périlleuse...

Malec et le forgeron (The Blacksmith)

Etats-Unis – 1922 - Réalisation : Buster Keaton et Mal St Clair

Un maréchal ferrant costaud et brutal arrive pendant que Malec (Buster) son employé se prépare des œufs sur la braise de la forge... Puis les outils qu'il apporte un à un à son patron sont happés par l'énorme aimant qui sert d'enseigne...

Séance : Lundi 15 octobre à 14h30 au Manège 1

KING KONG

Réalisation : Ernest B.
Schoedack, Merian Cooper
Etats-Unis
Année : 1933
Durée : 1h40
Noir et blanc
VO anglaise, sous-titres français



Film présenté (et/ou suivi d'une intervention) par Xavier Esnault

Figurante sans travail, la blonde Ann Darrow est engagée par le réalisateur Carl Denham pour être la vedette de son prochain film. Le *Venture*, le navire commandé par le capitaine Englehorn et qui comprend toute l'équipe atteint Skull Island, une île mystérieuse où vivrait une créature légendaire vénérée par les indigènes et appelée King Kong.

Durant le voyage, Ann tombe amoureuse de John Driscoll, le second du bateau. Une fois débarqués, les explorateurs sont aussitôt repérés par les indigènes et font marche arrière. Mais ces derniers enlèvent Ann, la « femme aux cheveux d'or », et l'attachent pour l'offrir en sacrifice à King Kong.

Au moment où ses compagnons arrivent pour la délivrer, un singe gigantesque saisit la jeune fille et disparaît dans la forêt. Denham et ses hommes se lancent alors à la poursuite de King Kong.

Le *King Kong* de Merian C. Cooper et Ernest B. Schoedsack est présenté pour la première fois à New-York le 2 mars 1933 dans la plus grande salle du monde à l'époque. Le film remportera un succès planétaire, et la scène montrant King Kong escaladant l'Empire State Building y sera pour beaucoup.

À la fois récit d'aventure, conte de fées et conte philosophique, histoire d'amour et réflexion sur la bestialité et le monde du spectacle, *King Kong* débute par la citation d'un vieux proverbe arabe : « Et le prophète dit : La Bête regarda la Belle. Son geste meurtrier resta suspendu. Et depuis ce jour, la Bête est comme morte. »

Doté d'un charme poétique inégalé, d'effets spéciaux inimaginables pour l'époque, d'une réalisation exemplaire, *King Kong* est un authentique chef-d'œuvre du cinéma fantastique.

Véritable œuvre collective, l'histoire de *King Kong* (qui prend naissance en 1930 au sein des studios de la RKO et est le produit de rencontres tout à fait fortuites et inespérées) n'est toujours pas achevée aujourd'hui puisque d'illustres réalisateurs s'emploient toujours à en faire des remakes tel Peter Jackson en 2006, dernier *King Kong* en date...

Séances : Jeudi 11 octobre à 9h30 au Manège 1

Mardi 16 octobre à 9h30 au Manège 2

LES TEMPS MODERNES



Réalisé par Charlie Chaplin

Etats-Unis

Année : 1936

Durée : 1h25

Noir et blanc

VO anglaise, sous-titres français

Film présenté par Xavier Esnault

Charlot est ouvrier et travaille à la chaîne dans une usine entièrement automatisée et surveillée dans les moindres recoins par son directeur grâce à un système de caméras. Toute la journée, Charlot resserre inlassablement des boulons. Comble de malchance : c'est lui qui est choisi pour essayer la « machine à manger » individuelle, un prototype destiné à améliorer encore le rendement des ouvriers. Le directeur ne cessant d'augmenter la cadence des machines, le pauvre Charlot devient fou, et se met à resserer tous les objets en forme de boulons qui se présentent devant lui. Cela le conduit tout droit à l'hôpital. Une fois guéri, Charlot, désormais au chômage, va croiser la route d'une jeune fille aussi démunie que lui...

L'un des plus beaux films de Chaplin, l'un des plus ambitieux aussi, donc un pur chef-d'œuvre de l'art cinématographique. Chaplin y décrit un monde mécanisé où le grain de sable, c'est l'homme. Et il le fait avec une telle grâce poétique et une telle invention burlesque, *que Les Temps Modernes*, âgé de presque 70 ans, enterre toute considération entre vieux et nouveau cinéma.

En 1931, Charles Chaplin est vivement préoccupé par les problèmes sociaux et économiques de son époque. En effet, la crise de 1929 aux Etats-Unis fait augmenter considérablement le nombre de chômeurs, et coïncide avec le développement de la mécanisation industrielle. La même année, il déclare à un journaliste «Le chômage, voilà la question essentielle. Les machines devraient faire le bien de l'humanité, au lieu de lui apporter tragédie et chômage».

Pourtant, le Charlot rebelle des premiers films a apparemment changé. Il a vieilli et il cherche à tout prix à s'intégrer, à devenir un ouvrier modèle... Mais son âme à la fois aristocratique et libertaire reprendra le dessus et, après avoir provoqué une série de catastrophes, il reprendra le chemin de la pauvreté, de l'errance et de la liberté. Toujours une belle leçon humaniste.

Mais les temps modernes, pour Chaplin, ce sont aussi ceux du parlant. Encore rétif à quitter sa panoplie de mime, il reste, pour la dernière fois, totalement muet (alors que le film est sonore et le parlant s'est développé depuis 6 ans)... à l'exception d'une phénoménale chanson en une nouvelle langue faite de plusieurs, à la manière de l'espéranto.

Avec *Les Temps Modernes*, Charles Chaplin amorce une nouvelle transition, en donnant à ses films une dimension politique. Le personnage de «Charlot», qui avait apporté la gloire à Charles Chaplin, fait dans ce film sa dernière apparition.

Séances : Lundi 15 octobre à 9h30 au Théâtre
Mardi 16 octobre à 14h00 au Théâtre

Lundi 15 octobre à 14h00 à Aubigny

MIKEY AND NICKY



Réalisé par Elaine May
 Etats-Unis
 Année : 1976 (copie neuve 2007)
 Durée : 1h59
 Couleurs
 VO anglaise, sous-titres français

(sous réserve : film présenté par Xavier Esnault)

Nicky apprend que la mafia a mis sa tête à prix après avoir volé le parrain. Il appelle Mikey qui comme toujours vient le tirer d'affaires. Mikey l'aide à surmonter sa paranoïa et son angoisse. Il réussit à le sortir de l'hôtel où il se terre et propose un plan pour s'enfuir. Mais Nicky n'arrête pas de changer d'avis et maintenant un tueur est à leurs trousses. Alors qu'ils doivent sauver leur peau, les deux amis s'interrogent sur la trahison, le regret et le sens de leur amitié.

Elaine May, méconnue de ce côté de l'Atlantique est une célébrissime metteuse en scène de théâtre à New-York, mais elle est aussi réalisatrice. Alors on comprend pourquoi son film a à voir avec le théâtre moderne américain. Et si ici il s'agit d'un film noir, on est plutôt dans une recherche esthétique à la John Cassavetes (grand réalisateur de la Nouvelle Vague américaine des années 60, qui joue dans le film). C'est-à-dire qu'au-delà de l'action c'est le sens qui prime.

Ainsi Cassavetes et Peter Falk (l'interprète de Columbo) incarnent des gangsters d'un genre particulier. Le premier campe un truand immature et compulsif, traqué par un gang qu'il a trahi, le second tente, une nuit durant, à travers ruelles et garnis de new-yorkais, de l'aider. Dérive urbaine et face-à-face anthologique, chemin de croix absurde marqué de rencontres où le dérisoire le dispute à la cruauté : le cinéaste et ses deux acteurs s'y entendent à faire surgir comme au coin d'une rue sombre les ruptures de ton et les embardées de comportement. Cette « mise en danger » du spectateur par les obsessions et les phobies de Mikey et les solutions pas forcément géniales de Nicky redouble le péril encouru par les personnages dans la fiction. Elle engendre un malaise qui explose en gag ou en violence sans s'y abolir. Au-delà de la performance et du sens des ambiances, c'est ce jeu à somme incalculable entre les personnages, la mise en scène et le spectateur qui fait la puissance perturbante du film.

Séance : Mardi 16 octobre 15h30 au Manège 2

CHATS PERCHES



Réalisé par Chris Marker
 France
 Année : 2004
 Durée : 58mn
 Genre : documentaire

Film présenté par Xavier Esnault

Peu de temps après le choc de septembre 2001, voilà qu'apparaissent, sur les toits de Paris, des dessins de chats jaunes perchés sur les murs, qui affichent un large sourire. Ainsi quelqu'un, pendant la nuit, risque de se rompre le cou pour faire flotter un message de bienveillance sur cette ville qui en a tant besoin. Intrigué, Chris Marker va suivre la piste de ces chats souriants, et de surprise en surprise, le film va se construire comme une analyse des événements politiques et internationaux majeurs des années 2000, rendant hommage aux nouvelles cultures et à la libre-pensée.

Artiste éclectique, Chris Marker est à la fois cinéaste, photographe, cameraman, technicien, poète, journaliste, artiste multimédia, créateur, et grand voyageur. Ainsi il n'a jamais caché sa passion pour une certaine forme d'errance filmique à laquelle il donne une structure au montage. Cinéaste très engagé politiquement, Marker s'est souvent posé comme le sismographe des grands mouvements politiques du monde, il a par exemple soutenu les mouvements contestataires des années 70. Il mélange toujours l'anecdotique avec l'important, ici, les tags de chats orange avec l'actualité récente. Il aime surprendre, prendre à partie, voire déstabiliser le spectateur. Les documentaires de Chris Marker questionnent également sur l'histoire et le sens de l'image. Ici, il nous fait douter de l'existence de M. Chat, afin de remettre en question notre confiance envers les images.

Les premières images de *Chats Perchés* font donc penser à un itinéraire parisien, Chris Marker traquant M. Chat comme une figure pacifiste et marginale. Le film s'impose par son montage et surtout son écriture, son adresse : Marker procède par ellipses, associations d'idées, et multiplie les digressions. Devenant pour Marker une chimère qu'il va traquer au travers d'un long parcours où l'actualité s'égrène, M. Chat est le fil conducteur d'un parcours où la France est la toile de fond. Débutant en 2001 dans l'après 09/11, le film passe chronologiquement par les grands moments de notre actualité récente : du 21 avril aux manifestations contre la guerre en Irak, de la révolte des intermittents jusqu'à l'affaire Bertrand Cantat.

Chats Perchés touche immédiatement par sa simplicité. C'est un de ces films qui s'adresse à tous. A la fois ironique mais jamais cynique, léger, drôle, il s'amuse autant de l'image des joueurs de football français pour la coupe du monde de 2002 dont les portraits s'affichaient selon « des dimensions staliniennes » que de la campagne présidentielle de la même année. Le documentaire qui se proposait d'être « un petit film d'atmosphère simple et sans prétention » capte le monde au travers d'un animal qui prend ainsi la dimension symbolique de la sagesse et de la liberté de la pensée, à la fois bienveillante et insolente.

Séances : Jeudi 11 octobre à 16h au Théâtre
 Vendredi 12 octobre à 15h30 au Manège 2

ELEPHANT



Réalisé par Gus Van Sant - Etats-Unis – Année : 2003 – Durée : 1h22
VO anglaise, sous-titres français

Palme d'or au festival de Cannes 2003
Prix Pédagogique de l'Education Nationale Française 2003

Séance suivie d'une intervention de Xavier Esnault — ou (sous réserve) de Emmanuel Burdeau

Elephant nous entraîne dans un lycée américain où se déroule une journée ordinaire : cours, football, potins etc... Pour chacun des élèves que nous rencontrons, le lycée représente une expérience différente, enrichissante ou amicale pour les uns, traumatisante, solitaire ou difficile pour les autres.

Le film s'appuie sur la fusillade du lycée Columbine qui eut lieu en 1999 dans un lycée américain où deux adolescents ont abattu, avec des armes à feu, douze de leurs camarades et un professeur.

Elephant nous présente le quotidien d'un lycée tout ce qu'il y a de plus banal d'une banlieue américaine. C'est un univers de toute beauté mais aussi d'une grande violence. Puis tout à coup, le passage à l'acte inexplicable. Deux adolescents décident de tuer le maximum de leurs camarades avant de mettre fin à leur jour. Comment les deux peuvent-ils être conciliables ? Comment et pourquoi un tel événement fait-il éruption ? Voilà le grand mystère que Gus Van Sant ne cherche pas à expliquer. Le cinéaste se contente de remettre la tuerie dans son contexte. Il met en place tout un faisceau de pistes sans qu'aucune n'apporte une réponse satisfaisante. L'auteur se garde bien de démontrer, il énonce calmement : l'absence patente des parents, les jeux vidéos agressifs, l'adolescence, la facilité environnante, la vente libre des armes... des petits faits qui invitent le spectateur à s'interroger. La tuerie est alors filmée de manière très réaliste, violente, rappelant inévitablement les jeux vidéos et l'absurdité ludique du geste ; mais l'essentiel du film se déroule dans une sorte de fluidité tranquille avec vision de différents points de vue, qui rendent à la fois l'absence de raisons au drame, et son incompréhensible surgissement, mais aussi mènent inéluctablement vers un bouleversement tragique. « C'est juste un regard différent sur le sujet » insiste le réalisateur qui ne cherchait pas à faire la leçon. Reste alors à en parler et en parler encore, non pour comprendre, mais pour ne pas accepter.

Séance : Lundi 15 octobre à 9h30 au Manège 1

À NOS AMOURS



Réalisé par Maurice Pialat

France

Année : 1983

Durée : 1h42

César du meilleur film français 1984

César du meilleur jeune espoir féminin à Sandrine Bonnaire 1984.

Film présenté par Zarlab

NB : Suivi à 16h30, à l'Université, d'une rencontre avec Zarlab pour une discussion autour de la programmation « Six on Teen » (A nos amours, Donnie Darko...).

Début des années 80, Suzanne a quinze ans. En vacances sur la Côte d'Azur elle repousse Luc, le jeune homme qui est amoureux d'elle, puis se donne à un américain inconnu sur la plage. De retour à Paris elle multiplie les aventureuses amoureuses et sexuelles. Pendant ce temps ses parents se déchirent et se séparent. Elle doit faire face à l'hostilité de sa mère et de son frère...

On reconnaîtra dans *A nos amours* cet art du cinéma de Pialat qui, par le biais d'une improvisation subtilement contrôlée, nous fait saisir dans chaque plan le frémissement des êtres comme autant d'instantanés uniques : un soir d'été en plein air, les blessures de la jalousie, une dispute familiale jusque dans son ridicule, un moment de confiance entre une fille et son père... Palette de sensations, émotions tendres ou violentes, mais surtout échos du réel. Car il y a chez Pialat cette exigence de nous rendre les rapports humains dans ce qu'ils ont de plus profond, de plus intense, de plus sincère. Il s'agit en effet de rendre compte de la complexité du réel, de saisir la vie dans toutes ses incertitudes quant à nos choix, nos désirs, nos espoirs, nos mœurs et pensées... Saisir l'adolescence comme un moment à la fois excitant et angoissant, comme découverte des complexités de la vie avec ses sens et non-sens, avec ses joies emplies aussi de doutes, avec ses peurs salutaires et ses violences absurdes mais souvent inéluctables.

Tout le mérite du cinéma de Pialat réside dans ce flottement du sens voire dans son inanité. Ainsi quand, dans *A nos amours*, Pialat questionne certains effets de la libération sexuelle, le sexe ne se conjugue pas avec l'amour, ou l'amour a toujours eu lieu avant. Pialat peint les ratages, les insatisfactions du rapport sexuel. Mais la chair n'est pas triste, plutôt drôle, jamais grave, « *Un moment où on oublie tout* » dit à peu de choses près Suzanne. À l'heure de la libération sexuelle, cette dernière vit difficilement une réalité en mal d'amour. « *Ça me fait peur, dit-elle, j'ai l'impression d'avoir le cœur sec.* » Le passage d'un partenaire à l'autre est à chaque fois la confirmation de cette déception et de sa solitude. Elle change de partenaire pour fuir le précédent, comme elle fuit dans le mariage, puis à l'étranger avec un autre, lourde d'un doute dont Pialat s'amuse habilement à faire planer : et si la première aventure était la bonne ? Pas de futur chez Pialat, chaque avancée est une perte. La fragmentation du récit, cette suite d'instantanés prélevés comme au hasard, avec un côté « pages arrachées à la vie de Suzanne », donne, elle aussi, cette sensation d'une fuite du temps, échappée elle aussi d'un réel dont on ne peut saisir que les traces. Jamais Pialat ne nous a fait aussi bien ressentir ce mouvement vers le vide qui est celui de tous ses films. Seulement on se méprendrait complètement si l'on croyait qu'*A nos amours* est un film accablant, car toutes ses composantes (plans- séquences, dialogues à la pointe sèche, acteurs admirables...), en font un moment de jubilation sensuelle où se mêlent la tendresse et la cruauté.

Séance : Jeudi 11 octobre à 14h00 au Manège 1

DONNIE DARKO



Réalisé par Richard Kelly

Etats-Unis

Année : 2002

Durée : 1h52

VO anglaise, sous-titres français

Film présenté par Zarlalab

Donnie Darko est un adolescent presque comme les autres. Son intelligence et son imagination en font une personnalité complexe mais étrange. Tantôt charmant, tantôt agressif, il fait des crises de somnambulisme. Pour sa psy, c'est un paranoïaque à tendance schizophrène. Et c'est vrai qu'il a pour ami Frank, un lapin géant au visage effrayant que lui seul peut voir et entendre. Lorsque, par miracle, Donnie échappe à la mort — un réacteur d'avion s'étant écrasé dans sa chambre— Frank lui propose un étrange marché : la fin du monde approche et Donnie doit accomplir sa destinée... Si bien que l'évolution du jeune garçon déroute et inquiète sa famille, sa psy, ses amis et surtout sa copine Gretchen...

Scénario et réalisation très pointu pour ce tout jeune réalisateur dont c'était le premier long métrage, encensé par la critique et comparé à l'univers d'un David Lynch —en moins effrayant, et beaucoup moins sanglant. Tout en subtilités, le scénario s'amuse à nous perdre dans ses méandres et fausses pistes, pour nous livrer en fin de course un film lumineux sur les difficultés de l'adolescence. Alors, l'aspect fantastique du film (entre ses phénomènes inexplicables, ses créatures étranges ou ses voyages dans le temps) n'est qu'un prétexte ludique et particulièrement réussi pour nous mener à d'autres considérations, bien réelles celles-là. Ainsi le moment de l'adolescent peut-être vu via le prisme de ces étrangetés que comporte le monde des adultes : collège, amours, parents, activités culturelles, etc..., ne sont pas toujours adaptés à l'exigence intellectuelle de ce jeune esprit brillant qui constate les aberrations du monde environnant. Et c'est toute l'Amérique qui en prend pour son grade, avec ses codes, ses us et coutumes, ses petites provinces provinciales de voisinages, ses intolérances, ses absurdités... Si bien qu'on se demande qui est schizophrène ou paranoïaque, qui est irrationnel ou trop imaginatif, qui est malade ou sain donc ! Et si le film évoque la fin du monde ou la mort, on s'interrogera particulièrement sur l'évocation toute subtile qu'il nous propose du suicide chez les ados : est-ce un dérèglement propre aux difficultés adolescentes ou un refus du monde tel que proposé par des adultes médiocres ?...

Séance : Vendredi 12 octobre à 14h00 au Cinéville.

CONVERSATION SECRÈTE

THE CONVERSATION



Réalisé par Francis Ford Coppola

Etats-Unis

Année : 1974

Durée : 2h10

Couleurs

VO anglaise, sous-titres français

Palme d'or au Festival de Cannes de 1974

Film suivi d'une intervention de François Bégaudeau

Grand maître de la prise de sons, sorte d'espion qui capte les conversations les plus secrètes, Harry Caul, seul au milieu de la foule, enregistre le dialogue d'un couple pour le compte d'un de ses clients. Mais en écoutant la cassette chez lui, il comprend qu'on l'a manipulé en vue d'un complot meurtrier. Lui qui s'est toujours tenu en marge de la société, hésite à intervenir... Risque-t-il d'être à son tour, la victime d'une technique qu'il croyait maîtriser ?

Palme d'or à Cannes en 1974, ce grand film méconnu de Coppola s'inscrit en plein scandale du Watergate. Film ambigu et sobre, à l'image du personnage principal joué par Gene Hackman, *Conversation secrète* n'est pas seulement un thriller bien ficelé dans un univers de tromperie et d'angoisse permanente : il pose clairement la question de la responsabilité individuelle, de la violation de la vie privée et du danger des technologies modernes, aussi anodines soient-elles.

Car *Conversation secrète* peut se voir de bien des manières, et d'abord comme un film à suspense, mais d'une facture inhabituelle : sorte de suspense au ralenti, où chaque plan se construit dans la lenteur pour que l'horreur s'offre finalement à notre regard comme le fruit de notre seule attente. Mais c'est aussi une fascinante réflexion sur l'image et le regard : qu'est-ce qu'un homme qui veut voir, et que voit-il qui ne soit le jeu de ses représentations ? Film entièrement travaillé par ce désir, miné par cette obsession : voir ce qui toujours échappe à notre regard —ici un meurtre qui sera précisément l'image manquante du film. Mais cette image, par son absence même, forcera toutes les autres à perdre de leur poids de réalité, elle se cachera derrière toutes les autres images pour les forcer à signifier autre chose que ce qu'elles nous montrent. Comme si pour que quelque chose apparaisse, il fallait le travail d'une double disparition. Disparition de celui qui perçoit, d'une part : il semble que, pour Coppola, on ne voie qu'à condition de s'effacer soi-même du visible, qu'à condition de devenir soi-même imperceptible. Disparition de ce qui est perçu, d'autre part : Harry n'a une chance de voir ce qu'il désire qu'au prix de la disparition de tout le reste, qu'à condition de devenir aveugle à tout le reste, dont rien ne lui dit qu'il n'était pas peut-être plus essentiel... *Conversation secrète* apparaît alors comme un grand film de la déception, où ce que l'on voit n'est jamais ce que l'on désire mais l'obstacle même qui empêche de le découvrir.

Séance : Lundi 15 octobre à 13h45 au Cinéville

ENNEMI D'ETAT

ENEMY OF STATE



Réalisé par Tony Scott

Etats-Unis

Année : 1999

Durée : 2h13

VO anglaise, sous-titres français

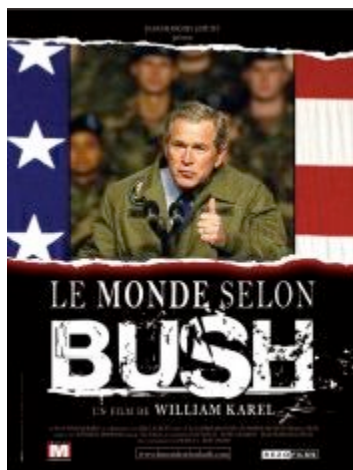
(sous réserve : film présenté par François Bégaudeau)

Pour améliorer la protection de l'État, une nouvelle loi sur les télécommunications est proposée aux Américains, visant à donner plus de pouvoir aux autorités compétentes, comme l'utilisation de caméras de surveillance et l'écoute téléphonique, dans le but de garantir la sécurité de l'État, aux dépens des libertés individuelles. Mais Robert Clayton Dean, avocat engagé depuis ses débuts dans une lutte acharnée contre la mafia, marié et père d'un petit garçon, reste sceptique lorsque sa femme lui répète que les autorités usent déjà de ces pouvoirs. Pourtant, lorsqu'il rencontre fortuitement un ami d'enfance, témoin malgré lui d'un meurtre politique, il plonge aussitôt dans un engrenage infernal, et devient ainsi le dernier possesseur de la seule preuve existante du crime commis par Thomas Reynolds —directeur de la NSA, l'organisation gouvernementale la plus secrète et la plus puissante des Etats-Unis— envers un député. Reynolds va déployer toutes ses ressources pour neutraliser et discréditer Dean.

Directement inspiré du film de Coppola *Conversation secrète* dont il constitue presque implicitement la suite (on y retrouve le personnage joué par Gene Hackman), *Ennemi d'Etat* poursuit cette réflexion sur les manipulations et secrets d'Etats liés aux technologies de pointes de l'information : les NTIC (Nouvelles Technologies de l'Information et de Communication). Sorti à l'époque en plein «scandale» international du réseau d'espionnage électronique mondial «Echelon» et période du développement de l'exploitation civile du GPS (Global Positioning System), Tony Scott montre les travers des nouvelles technologies américaines d'espionnage (satellites, GPS, GSM, écoutes mondiales, etc.) utilisées par la plus secrète des agences d'espionnage américaines, la NSA. Au-delà du genre imposé par le film d'action, *Ennemi d'Etat* se veut assez vraisemblable et cherche vraiment à recenser les incroyables possibilités de surveillance qu'offrent aux riches Etats ces nouvelles technologies. Mais c'est surtout la stratégie politique et médiatique pour discréditer quelqu'un (en l'occurrence Dean), qui semble la plus convaincante, et nous renvoie, comme dans *Conversation secrète*, à des réflexions sur l'image et ses faux-semblants, sur les technologies de l'information et leur utilisation démocratique, sur l'exercice du pouvoir et les libertés des citoyens...

Séance : Lundi 15 octobre à 16h30 au Cinéville

LE MONDE SELON BUSH



Réalisé par William Karel

France

Année : 2004

Durée : 1h30

Genre : documentaire

Scénario de William Karel, avec Eric Laurent auteur de *La guerre des Bush* et *Le monde secret de Bush*.

VO française et anglaise, sous-titres français

Débat en salle avec François Bégaudeau

Les mille jours de la présidence de George Bush, des attentats du 11 septembre au borbier de la guerre en Irak. Un état des lieux de l'Amérique d'aujourd'hui : la prise du contrôle de la politique étrangère par un petit groupe d'hommes, les liens troubles entre les Etats-Unis et l'Arabie Saoudite, les abus de la loi Patriot Act au nom de l'état de guerre contre le terrorisme, le poids écrasant de la religion au sein même du gouvernement, et surtout celui de la corruption.

Ce film propose de passer de l'autre côté du miroir et de raconter l'histoire d'une dynastie : le grand-père Prescott Bush, qui a fait fortune en prenant la direction d'entreprises nazies après l'arrivée au pouvoir de Hitler, George Bush père, président à partir de 1988, qui a armé Saddam Hussein et donné son accord à l'expédition de souches d'armes biologiques à l'Irak...

George W. Bush n'est pas n'importe quel leader. C'est aussi le plus contesté. Par un écrivain intellectuel de gauche, c'est normal. Par des anciens pontes de la CIA, ça intrigue. Par les faits, c'est gênant.

Loin du clinquant pamphlet de Michael Moore, le film-documentaire de William Karel est une mine d'informations sur la politique étasunienne de ces 4 dernières années. Il n'y a chez Karel ni mise en scène, ni effets de manche, ni recherche comique. Si le rire surgit, il naît de l'accumulation de preuves tellement énormes que le téléspectateur croit voir un mauvais remake... Rigoureusement et très méticuleusement, le film de William Karel dessine les contours d'un scénario de politique-fiction encore plus terrifiant que s'il avait été écrit pour une major hollywoodienne.

Interviewer absent, Karel se contente de recueillir les informations de la bouche de proches collaborateurs du Président Bush pour ensuite les recouper puis les monter. L'objectif est de nous éclairer au fur et à mesure plus précisément sur les véritables motivations du gouvernement Bush et sur l'action menée. Seul le montage donne un sens aux propos. Ni sous-titre, ni question insidieuse ni même un quelconque commentaire. Le télescopage de ces différents témoignages est l'unique matière première.

Séance : Vendredi 12 octobre à 15h30 au Manège 1

V FOR VENDETTA

V POUR VENDETTA



Réalisé par James McTeigue

Etats-Unis

Année : 2006

Durée : 2h10

Couleurs

VO anglaise, sous-titres français.

Scénario : les frères Wachowski, d'après le comic éponyme d'Alan Moore et David Lloyd

En présence de David Lloyd (dessinateur de la bande dessinée *V pour Vendetta*), et de Erik Juszezak (dessinateur, notamment *Oki, souvenirs d'une jeune fille au pair*).

Dans une Angleterre futuriste et totalitaire, *V pour Vendetta* raconte l'histoire d'Evey une jeune femme sauvée par un mystérieux homme masqué connu sous le nom de "V". D'une nature à la fois charismatique et sauvage, V déclenche une révolution en incitant ses concitoyens à se rebeller contre la tyrannie et l'oppression. En levant le voile sur le mystérieux passé de V, elle fera la lumière sur sa propre histoire.

Ce film est l'aboutissement d'une histoire commencée il y a vingt ans, au temps de Margaret Thatcher, par la publication d'une bande dessinée dont les auteurs, Alan Moore (scénario) et David Lloyd (dessin), s'inquiétaient de la dérive autoritaire du régime conservateur. Publié pour la première fois en 1981, *V pour Vendetta* s'appréhendait comme une réflexion dense et brillante sur la solution anarchique dans un hypothétique Royaume-Uni fasciste. Par ce contexte futuriste, Moore fustigeait le pouvoir Thatcherien et le danger pour un peuple de privilégier la sécurité à la liberté.

Pour les frères Wachowski (*Matrix*), scénaristes, et pour Mc Teigue, réalisateur, le propos fait tout aussi bien références à l'histoire et la littérature, mais encore à l'actualité récente et menaçante. Car ce peuple soumis dans cette Angleterre futuriste vit dans un monde de mensonge, de show télé, de propagande, de surveillance, de doute... Et la souffrance de ce peuple est très exactement la peur : peur de la police qui surveille la rue le soir, peur des terroristes qu'on montre à la télé... Doute qui vous envahit devant les infos où l'on ne sait pas si ce qui est dit est vrai ou faux... Doute lorsqu'un gouvernement échappe au contrôle des citoyens. Peuple en attente donc. En attente d'une révolution qui ne vient pas !

Et si V s'offre en génial libérateur, en un presque sur-homme, c'est aussi un être paradoxalement froid et sensible, voire inquiétant. Certes, on se dit que V se trouve du côté de la Justice, mais ses méthodes sont très ambiguës, voire identiques à celles du pouvoir en place. V porte un masque rieur, soit, mais est-ce à dire que V est un sauveur joyeux ou un terroriste ironique ? Et que veut-il ? La justice, la liberté, ou l'anarchie ? Ou bien seulement la vengeance, la vendetta ? Une chose est sûre, V tue, et V détruit les symboles d'un état oppresseur. V est-il réellement un 'gentil', ou ses desseins complexes cachent-ils quelque horrible dénouement ?

Cette dualité, ce refus du manichéisme est une vraie qualité du film : bien qu'usant de violence avec modération, *V pour Vendetta* est dérangeant dans la mesure où le film appelle à la révolte. Mais peut-être n'est-ce qu'un appel à la prudence ?...

"Les citoyens ne devraient pas avoir peur de leur gouvernement. C'est le gouvernement qui devrait avoir peur de ses citoyens!"

Moore et Lloyd n'ont jamais souhaité voir leur œuvre portée à l'écran mais ils n'ont pas eu vraiment le choix puisque *V* est la propriété de Vertigo/DC Comics. Néanmoins voir le film de McTeigue donne très très envie de (re)lire l'œuvre originale.

Séance : Mardi 16 octobre à 14h00 au Manège 1

INSIDE MAN

L'HOMME DE L'INTERIEUR



Réalisé par Spike Lee
 Etats-Unis
 Année : 2005
 Durée : 2h10
 Couleurs
 VO anglaise, sous-titres français

Film présenté par Xavier Esnault

Ce devait être le hold-up parfait, le chef-d'œuvre d'un génie du crime. Le décor : une grande banque de Manhattan. Les protagonistes : un commando masqué et des dizaines d'otages affolés, contraints de revêtir la même combinaison passe-partout que les braqueurs. L'enjeu : la salle des coffres et ses trésors ou un vieux secret dont seuls deux personnes connaissent l'importance ? Aujourd'hui, confiné dans une cellule, le cerveau de la bande s'explique...

Spike Lee est l'un des réalisateurs, scénaristes, acteurs et producteurs les plus engagés et les plus actifs du cinéma américain. Son style pamphlétaire, marqué par une vision sans compromis de la société américaine, a souvent été au service de réflexions sur les questions de la mixité et des violences raciales (cf *Do The Right Thing* en 1989 et *Malcolm X* en 1992). Et si Spike Lee s'attaque cette fois-ci à un film de genre tout hollywoodien (le hold-up), mené tambour battant dans un montage en flash-back très séré, ce n'est pas seulement pour le plaisir du jeu, des faux-semblants et du trompe-l'œil.

Car *Inside Man* tourne progressivement au portrait de la société new-yorkaise actuelle, et scrute son mal-être post-11 septembre, son métissage, ses amalgames raciaux, la manipulation des masses et l'irresponsabilité des médias vis-à-vis de la diffusion de la violence... Thriller dénué du moindre cadavre, si l'on excepte une ébauche de plan d'attaque fantasmée en montage parallèle, *Inside Man* ne propose certes aucune solution au problème, mais pose un constat sombre, celui d'une Amérique tellement ancrée dans sa barbarie historique qu'elle serait prête à accepter l'inacceptable, voire même à en rire à pleines dents.

D'un sympathisant nazi ayant bâti son empire sur les richesses des juifs déportés dans les camps, à une professionnelle de la politique aidant le neveu de Ben Laden à obtenir un appartement, de journalistes parvenus aussi vite que la police sur la scène d'une prise d'otages, à un gosse noir s'amusant à dézinguer des "niggers" à la grenade sur sa console portable, le tableau est grinçant par petites touches, et pointe dans sa ligne de mire les ramifications les plus taboues des intérêts du gouvernement. Une dénonciation en forme de cri étouffé, en filigrane d'un long-métrage sinon optimiste, en tout cas réellement philanthrope.

Séance : Lundi 15 octobre à 16h00 au Théâtre

LES FILS DE L'HOMME

CHILDRENS OF MEN



Réalisé par Alfonso Cuarón
Etats-Unis Grande-Bretagne
Année : 2006
Durée : 1h50
VO anglaise, sous-titres français

Dans une société futuriste où les êtres humains ne parviennent plus à se reproduire, l'annonce de la mort de la plus jeune personne, âgée de 18 ans, met la population en émoi. Au même moment, une femme tombe enceinte - un fait qui ne s'est pas produit depuis une vingtaine d'années - et devient par la même occasion la personne la plus enviée et la plus recherchée de la Terre. Un homme est chargé de sa protection...

Adaptation cinématographique du roman éponyme de P.D. James, *Les Fils de l'homme* place le spectateur au cœur d'un Royaume-Uni en proie au chaos où la stérilité condamne l'humanité à une mort lente.

Le film dépeint le futur avec un réalisme effrayant, façon documentaire : vision d'un futur issu de problèmes actuels qui auraient connu un développement exponentiel. Terrorisme, mouvements migratoires incontrôlables et Etat totalitaire nécessaire au maintien de l'ordre sont le cadre de cette aventure et créent une connexion aussi crédible qu'inquiétante avec notre actualité. C'est vraisemblablement l'aspect le plus passionnant du monde inventé par P.D. James et Alfonso Cuarón, car ce monde est essentiellement une projection du nôtre.

En effet la scène finale par exemple, représentant un assaut de l'armée dans des immeubles en ruines, est directement inspirée des raids de l'U.S. Army lors de la guerre d'Irak. Et l'on interpréterait sans trop élucubrer qu'il s'agit pour Cuarón de dénoncer les attaques d'une nation abusivement sûre de son bon droit, lorsqu'elle profite de la faiblesse des pays du tiers-monde. En ce sens *Children of men* est une œuvre troublante : cinéma-reportage qui finalement nous donne l'impression de revivre un événement du journal TV que l'on aurait tous vécus. Comme si le film ne se passait pas en 2021, mais bien maintenant. Et si les enfants n'existent plus dans ce monde de SF, c'est peut-être parce qu'il n'y a pas d'enfance possible aujourd'hui dans des villes comme Bagdad ou Bogota, comme dans tout pays en crise ou en guerre.

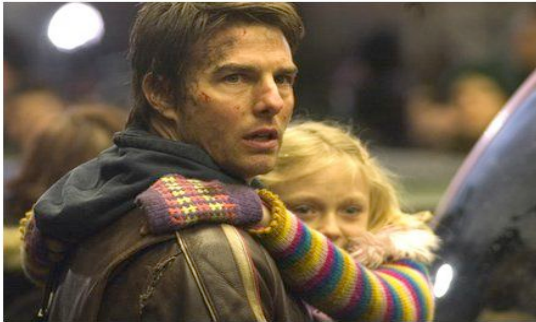
L'immigration est aussi, un des sujets principaux du film : les frontières y sont légion, avec des no-man's land pourvus de grillages et barbelés où sont contrôlés, voire exterminés les sans papiers. On se rappellera l'origine mexicaine du réalisateur qui semble avoir été frappé par les entrées clandestines de ses compatriotes aux USA. Les ghettos et la misère, qui rappellent aussi les conditions d'existence de certaines mégapoles, évoquent aussi sans ambages les camps de concentration nazis... Pourtant, c'est bien du multiculturalisme, de la richesse et de la diversité des peuples et cultures que va renaître l'espoir. Car l'enfant attendu dans ce chaos, viendra d'une jeune femme noire en situation clandestine.

L'avenir c'est maintenant" disait John Carpenter dans *LA 2013*, une devise que le réalisateur mexicain adopté par Hollywood a déjà faite sienne...

Séance : Lundi 15 octobre à 14h00 au Manège 2.

LA GUERRE DES MONDES

WAR OF THE WORLDS



Réalisé par Steven Spielberg

Etats-Unis

Année : 2005

Durée : 1h56

VO anglaise, sous-titres français

Scénario : David Koepp, Josh Friedman d'après l'œuvre de H.G. Wells *La Guerre des Mondes*, 1898.

(sous réserve : film présenté par Emmanuel Burdeau)

Ray Ferrier est un docker divorcé et un père rien moins que parfait, qui n'entretient plus que des relations épisodiques avec son fils Robbie, 17 ans, et sa fille Rachel, 11 ans. Quelques minutes après que son ex-femme et l'époux de cette dernière lui ont confié la garde des enfants, un puissant orage éclate. Des machines extraterrestres s'extraient alors de sous la Terre, démarrant l'extermination de la race humaine...

Plus de vingt ans après nous avoir fait craquer pour les gentils extra-terrestres avec *Rencontre du troisième type* puis *E.T.*, Steven Spielberg nous livre sa vision du côté obscur de ces êtres venus d'ailleurs, en adaptant le célèbre roman de H. G. Wells *La Guerre des Mondes* écrit en 1898. Ce fut l'un des premiers livres de science fiction, il tranche sur l'optimisme de l'époque où l'on voyait dans la planète rouge la possibilité d'une civilisation plus avancée, donc plus sage. Dans le roman de Wells les extra-terrestres viennent sur terre non pas en amis, mais pour y détruire l'humanité : il s'agissait en partie pour le socialiste averti qu'était Wells de dénoncer les actions coloniales de l'Europe en Afrique, en Asie comme en Amérique.

Une fois les extraterrestres arrivés, le massacre commence. L'atmosphère est oppressante, la peur, le sentiment de n'être que des fourmis se fait ressentir. Ce qui compte ici c'est de survivre, de sauver sa peau. L'homme est prêt à oublier sa condition à partir du moment où il peut éviter la mort au détriment de ses congénères, il abandonne toutes morale et intelligence pour se comporter comme une bête en furie. Dans le film, pas d'héroïsme ni de patriotisme exacerbé du style d'*Independance Day*. Ici, le héros est un homme ordinaire, un père de famille qui cherche à se racheter aux yeux de ses enfants, et qui fuit devant une menace impitoyable, essayant à tout prix de sauver sa vie et celle de sa famille. Le film exploite l'imagerie résultant du choc émotionnel du 11 septembre aux États-Unis : les machines des envahisseurs sont des « agents dormants » enfouis depuis des éons dans le sol américain à l'insu de tous. Cette menace sournoise qui ne demande qu'à se réveiller pour libérer son potentiel de mort, est une allusion très nette aux cellules terroristes. Mais en convoquant, quatre ans après 2001, un retour symbolique sur cette tragédie, Spielberg souligne peut-être bien plus cette peur qui fait maintenant partie intégrante de la culture cinématographique et sociale américaine : la peur de l'autre, cet inconnu étrange et incompréhensible, engendrant la xénophobie et l'intolérance du peuple, qui ne se rend plus compte qu'en cela il est à lui-même son propre ennemi intérieur.

Séance : Lundi 15 octobre à 14h00, au Cinéville

GIMME SHELTER

Réalisé par : David Maysles, Albert Maysles, Charlotte Zwerin

Durée : 1h30mn - Année : 1971 – Genre : documentaire - VO anglaise, sous-titres français



Le samedi 6 décembre 1969, dans l'autodrome d'Altamont, en Californie près de San Francisco, 300 000 personnes sont attendues pour assister à un concert gratuit des Rolling Stones. Ce spectacle marque leur retour après trois ans d'absence et clôt une tournée dans les plus grandes villes américaines. Mais l'organisation n'est pas simple : d'abord le lieu du concert, qui doit être changé et négocié par l'avocat des Stones, puis, la nécessité d'installer l'immense scène en un temps record, ou encore les problèmes d'encadrement et de sécurité que la police ne pourrait pas assumer... Des bénévoles du public prêtent main-forte pour l'installation, et ce seront les sulfureux Hell's Angels de Californie qui se chargeront de la sécurité, tandis que l'on filmera le show comme une grande émission de télévision en direct. Le public est relativement calme au début, quand d'autres groupes passent. On est en pleine période hippie, les gens fument, boivent, il souffle un vent de liberté et l'on sent une anarchie qui peut paraître bénigne. D'ailleurs, les spectateurs sont pratiquement sur la scène, sauf qu'ils sont maîtrisés un peu violemment par les Hell's Angels. Leur brutalité ne plaît pas du tout à certains groupes qui menacent de s'arrêter de jouer s'ils ne cessent pas. La tension est alors très vive. On a de temps à autre des mouvements de panique dans la foule qui ne prédisent rien de bon. La nuit est tombée quand les Stones déboulent sur scène et, très vite, la musique fait place à l'hystérie. Des bagarres éclatent et l'illusion du "we can be together" vole en éclats, jusqu'au drame...

Film de rock légendaire, provocant et troublant, bien plus qu'un simple concert filmé, "Gimme Shelter" est le témoignage d'une époque en pleine mutation. C'est peut-être le tournant et la fin symbolique de la période hippie, avec l'un des plus grands drames de l'histoire du rock filmé par des caméras, tel le reflet d'un rêve qui tourne au cauchemar. On est à cent lieues du concert de Woodstock, réputé pour son organisation "peace and love", et encore bien loin des festivals actuels où tout est bien organisé et contrôlé : ici, c'est l'improvisation qui domine, jusque qu'à ses limites ultimes.

Surtout, on peut prendre le pouls de cette ambiance incroyable qui régnait dans le public : portrait d'une génération avec ses espoirs d'un monde nouveau... et ses illusions.

Mick Jagger plus fringant que jamais avec son chapeau coloré de l'Oncle Sam : portrait aussi d'un groupe mythique, en pleine gloire, dont ce concert sera certainement la prise de conscience des travers de la popularité et de la folie des foules rassemblées en une illusoire communion.

Mais documentaire aussi, et tout de même, au-delà du drame, sur la joie exhortative du rock, sur sa puissance érotico politique, sur son pouvoir libérateur des carcans d'une société encore très conservatrice. Car si le rock est symbole d'émancipation pour une jeunesse qui affirme sa volonté de ne pas vivre comme ses parents, les ambiguïtés de ce mouvement (liées à la vitesse de la musique, à sa distorsion, sa violence, ses paroles engagées, ainsi qu'à l'univers de la fête et des drogues) n'en font pas la musique du diable (cf. "Sympathy for the devil" des Stones). Peut-être tout mouvement de libération et d'émancipation s'accompagne-t-il d'errements et de violence. Peut-être toute révolution doit s'achever dans un drame qui remet en question les enjeux des choses non assumées. C'est ce que semblent dire les regards de Jagger et de ses Stones rivés sur les images qu'ils découvrent après coup dans la salle de montage des Maysles...

Concerts mythiques, artistes incroyables, musique qui nous fait frissonner et admettre sans détour que ce fut sans doute la plus grande période musicale de l'ère contemporaine, avec sa fin annoncée prématurément, mais inéluctablement.

**Séance : Lundi 15 octobre à 16h30, au Manège
(sous réserve : suivie d'une intervention de François Bégaudeau)**

LOS ANGELES PLAYS ITSELF

Réalisation : Thom Andersen – États-Unis – Genre : documentaire

Année : 2003 - Durée : 2h50 - VO anglaise, sous-titres français

Film présenté par Xavier Esnault, (et sous réserve : suivi d'un débat)

À partir d'extraits de films hollywoodiens célèbres de tout le XXe siècle, mais aussi de films étrangers, indépendants, expérimentaux, Thom Andersen narre la carrière de Los Angeles au cinéma dans son propre rôle. Comment, d'une part, la carte de la ville peut être retracée à travers les films, innombrables, qui en ont montré telle ou telle partie. Comment, d'autre part, le cinéma n'a pas cessé de la réinventer, la distribuant dans des emplois multiples et volontiers contradictoires. C'est donc l'envers de la fabrique qui est ici révélé. Non pas le cinéma se retournant livré sur lui-même, mais la manière dont, une fois achevé, il retourne à la réalité en la (re)fabriquant.

“ *Los Angeles plays itself* se présente donc comme une immense collection d'extraits de fictions mises bout à bout sur laquelle vient s'insérer une voix-off, un récit. Le documentaire dure trois heures et s'apparente à une longue dérive à travers les films et la ville, leur histoire croisée. Un album d'images en mouvement qui recense, sans volonté d'exhaustivité, ce qui transparaît de Los Angeles dans les films qui s'y sont tournés. Une plongée dans ce que le cinéma peut produire de noirceur et d'effroi.

Le projet se veut la vérification d'une idée : les films qui prennent pour décor Los Angeles documentent du même coup la ville elle-même. Ce point de départ renferme cependant un revers esthétique : Los Angeles (au contraire de New York par exemple) est une ville “ incadrable ”, une étendue illimitée et tentaculaire qui refuse de livrer aux regards ses frontières.

Impossible dès lors d'en livrer un point de vue clair et englobant. Les extraits de films présentés déclinent ainsi l'image d'une ville s'étendant à l'infini, excédant sans cesse le cadre de la caméra, dès lors ressenti comme se situant irrémédiablement en deçà de la réalité. Los Angeles serait un défi lancé à l'entreprise qui viserait à la circonscrire. La ville relève du mythe pour qui veut tenter de la saisir par les moyens de l'image : un objet trop complexe, vaste, absolu, qui offrirait l'aspect d'un ensemble d'événements, de micro histoires, de mini villes dans la ville, une forme d'unité océanique diluée dans ses multiples courants.

C'est pourtant bien là que s'est installé le cinéma, son industrie, de là que le rêve américain s'exporte, aux portes d'une ville qu'il prend visiblement plaisir à dévaluer. L'argument central du film d'Andersen, et auquel il semble difficile de ne pas adhérer, vise à lier de façon indéfectible esthétique et politique : filmer Los Angeles revient à en fournir une image, donc à articuler à son sujet un discours élaboré, construit. *Terminator* de James Cameron tout autant que *Double Indemnity* de Billy Wilder répondent à cette exigence. Les films racontent quelque chose de cette ville qui reformule, à travers eux, sa forme à la fois fascinante et monstrueuse.

Quelques films-clés jalonnent ainsi son histoire. Par exemple: Les films noirs des années 40 et 50 mettent en scène le vice sous toutes ses formes. Los Angeles est alors la ville de la perdition, des poursuites infernales, des pactes passés avec le diable souvent déguisé en femme.

Les années 60 font le choix du néo-réalisme pris en charge par les cinéastes noirs qui montrent ce que personne ne veut voir : la pauvreté des quartiers ethniques, laissés à l'abandon.

Les années 70, incarnées par le *Chinatown* de Roman Polanski, montre la lutte inégale et perdue d'avance contre un pouvoir institutionnel et judiciaire infiltré partout et corrompu. En 1997, *L.A Confidential* reprendra sous une autre forme ces thématiques.

Les années 80 sont celles des explosions déliquescents. *Blade Runner*, réalisé en 1982 par Ridley Scott, se situe en 2019 : Los Angeles est devenue une ville décadente, aspergée de pluie d'acide, plongée dans la nuit. Dans le premier *Die Hard* de John McTiernan (1988), l'immense tour de bureaux, symbole du capitalisme le plus sauvage, infestée de terroristes, flambe sans que la police puisse intervenir, seul un héros déchu parvient à sauver la population prise en otage. La ville semble être à feu et à sang.

La ville prend petit à petit le visage d'un espace profondément déstructuré où régnerait une forme de terreur moderne. Faisant suite à l'affaire Rodney King, les “ émeutes de Los Angeles ”, qui démarrent le 5 avril 1992 dans le quartier de South Central, sont retransmises par toutes les télévisions.

Les maîtres mots de la politique urbaine qui s'installe alors sont ceux de “ sécurité personnelle ” et d’“ isolation sociale ”, un nouveau facteur étant venu s'ajouter à l'évolution sans entrave des inégalités et du crime : la peur. Dans une scène qui frôle le cinéma fantastique, *Collateral* de Michael Mann (2004) orchestre un face à face glaçant : le mercenaire moderne incarné par Tom Cruise qui parcourt la ville en taxi rencontre en pleine nuit un coyote, qui semble chez lui dans les rues vides et sans fond de L.A. La ville est devenue un décor de cinéma habité par des animaux sauvages ou des meurtriers en liberté, ingouvernable, une ville fantôme moderne dont la communauté des hommes a finalement été bannie. ”

Extrait d'un article de CLARA SCHULMANN

Séance : Vendredi 12 octobre à 14h00, au Théâtre

PROGRAMMATION EAI

Nous contacter si vous souhaitez assister à des séances de la programmation EAI, réservation sous réserve de places disponibles. NB : films en VO, accessibles dès 14 ans

ELECTRONIC ARTS INTERMIX — NEW YORK :

Programmé par le Directeur du Festival en partenariat avec l'Ecole d'Art de La Roche-sur-Yon.

L'EAI a été conçu pour les créations d'artistes sur vidéo et sur média interactif. Son programme central consiste en la diffusion dans le monde entier d'une collection importante de créations artistiques historiques et contemporaines.

Vous trouverez des informations détaillées sur le site Internet de l'EAI: www.eai.org

Programme E : Bill Viola

Bill Viola, figure parmi les artistes qui, depuis le début des années soixante-dix jusqu'à aujourd'hui ont le plus influencé le développement de la vidéo en tant qu'art. Il obtient, en 1973, un BFA des studios expérimentaux des arts visuels de l'Université de Syracuse, puis étudie la musique avec le compositeur David Tudor, dont il deviendra le collaborateur au sein du groupe Composers Inside Electronic. Il s'intéresse également à la recherche scientifique, notamment aux phénomènes de la perception, ainsi qu'aux philosophies orientales comme le bouddhisme. Son œuvre comprend des bandes-vidéo, des installations, ainsi que des environnements sonores. L'œuvre de Bill Viola s'équilibre entre une parfaite maîtrise des technologies de l'image et du son, et un propos empreint de spiritualité et de questionnements sur la condition humaine : naissance, mort, relation au monde, passages.

The reflecting pool (collection 1977-80), 62mn

Angel's gate, 4mn50

Migration, 7mn

Séances : Vendredi 12 octobre à 10h00 au Fuzz Yon, suivie d'une conférence de Romain Boulay membre de l'association *Manifestement Peint Vite*.
et Lundi 15 octobre à 09h30

Programme F : rencontre avec John Thomson, directeur de la distribution de l'EAI :

Leslie Thornton

Let me count the ways : Minus 10, Minus 9, Minus 8 and Minus 7, 20mn

Martha Rosler

Prototype God bless America ! 4mn

Dan Graham

Death by Chocolate : West Edmonton Shopping Mall (1986 - 05), 8mn

YingYang, 4mn39

Takeshi Murata

Cone eater, 4mn26

Untitled (Silver), 11mn

Michael Bell-Smith

Various small 'Images of) Fires and Milk, 1mn53

Stain (Glitches), 1mn25

Every building on the sunset strip (Internet Recreation), 3mn56

Chapter 1-12 of R. Kelly's trapped in the Closet Synced and Played Simultaneously, 4mn27

Ryan Trecartin

Tommy chat just E-mailed me, 7mn15

Séances : Vendredi 12 octobre à 14h00 et Lundi 15 octobre à 11h00 au Fuzz Yon, en présence de John Thomson.

Programme B : Michael Snow

Michael Snow est un artiste multimédia, comme nombre d'artistes aujourd'hui. Mais si la démarche de la plupart d'entre eux consiste à choisir des médias, et des matériaux, en fonction d'une finalité, celle de Snow, pionnier en la matière, procède à l'inverse. Que ce soit la photographie, dont il dissèque à l'envie les mécanismes de représentation, le cinéma, dont il démonte les ressorts illusionnistes, ou la musique, qu'il livre entière à l'improvisation (Snow sculpte aussi, installe et écrit), c'est au médium qu'il s'attaque, pour en débusquer les propriétés spécifiques, masquées selon lui par les usages coutumiers, dans une mise en abîme qui se voudrait ontologique.

WVLNT For those who don't have time, 95mn

Presents, 15mn

Séance : Vendredi 12 octobre à 16h30 au Fuzz Yon

FILM EN REGION en présence de l'équipe du film (*Film sous réserve*)

SABLE-SUR-SARTHE, SARTHE



Réalisé par Paul Otchakovsky-Laurens|

France 2007

1h35

Genre : documentaire

Compétition Internationale au FID Marseille 2007

Une petite ville de la Sarthe, entre Le Mans, Tours et Angers, vue dans les années 50 et aujourd'hui. Ce qui a changé, ce qui n'a pas changé. Les destructions, les constructions. Et toujours le passage des saisons. Un homme qui a passé là-bas ses années d'enfance et d'adolescence revient et se souvient. Il regarde, il interroge, il parle. Son histoire personnelle à l'arrière-plan, il se demande et demande ce que c'est d'être enfant puis adolescent à Sablé-sur-Sarthe.

Le réalisateur

Paul Otchakovsky-Laurens est entré dans le monde de l'édition à la fin des années soixante. Après un stage chez Christian Bourgois en 1969, il a travaillé chez Flammarion où il a créé en 1972 la collection « Textes ». Il a inauguré Hachette/ P.O.L en 1978 avec « La vie Mode d'Emploi », de Georges Perec, avant de créer sa propre maison d'édition, P.O.L, en 1983.

Il s'est progressivement imposé comme un des éditeurs français indépendants le plus discret, le plus exigeant et le plus novateur, un véritable « passeur », qui a fait émerger la nouvelle poésie d'Olivier Cadiot ou Valère Novarina et gagné la confiance de Marguerite Duras, avant de rencontrer le succès dans les années 1990 avec « Truismes » de Marie Darrieussecq, « La Maladie de Sachs » de Martin Winkler ou « Dans ces bras-là » de Camille Laurens.

Son intérêt constant pour le cinéma est moins connu : Dans les années 60, il a collaboré à la revue Jeune Cinéma et à la Fédération Jean Vigo des ciné-clubs, ainsi qu'à Télé-Ciné.

Chez Flammarion, au début des années 70, une de ses principales tâches a été l'organisation de la mise à jour, confiée à Bernard Eisenschitz, de l'"Histoire du Cinéma" de Georges Sadoul.

Chez Hachette, il a publié une centaine de titres de littérature française et étrangère, parmi lesquels "Sur le chemin des glaces" de Werner Herzog. Chez P.O.L outre la réédition du récit de Werner Herzog et l'édition du scénario de "Le Pays où rêvent les fourmis vertes", il a pu aider Serge Daney à créer la revue "Trafic" qui en est aujourd'hui à son cinquante-troisième numéro. Il a assuré la relance, l'édition et la diffusion de "Positif" de 1992 à 1995.

Il a publié également les dix-huit premiers numéros de "La Lettre du Cinéma". Outre la collection "Trafic" (dix titres depuis 1999), de nombreux textes et écrivains chez P.O.L ont à voir de près avec le cinéma, de Jean Louis Schefer à Jean-Luc Godard, de Pierre Alferi à Emmanuel Carrère, de Santiago Amigorena à Jérôme Beaujour et Marguerite Duras. Parallèlement il a réalisé et monté une soixantaine de petites vidéos, de trois à quinze minutes, lectures de textes par leurs auteurs, pour le site des éditions P.O.L.

Il a été membre du deuxième collège de l'Avance sur recettes en 1990. Il a été invité par le Forum des Images, pour une carte blanche dans le cadre de son festival, en juillet 2003.

Il a assuré le montage du film d'Emmeline Landon, "Le Fantastique voyage du conteneur rouge" (vidéo – 52' – 2004 – Production Le Volcan, scène nationale du Havre).

Séance : Mardi 16 octobre à 16h00 au Théâtre.